

Les lettres de Saint-Denys Garneau à ses amis

Jean-Paul Vanasse

Volume 9, numéro 3 (51), mai-juin 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, J.-P. (1967). Les lettres de Saint-Denys Garneau à ses amis. *Liberté*, 9(3), 16-22.

les lettres de
Saint-Denys Garneau
à ses amis

Le 24 octobre 1943 a marqué pour Saint-Denys-Garneau « la fin de la nuit » : il mourait ce jour-là après un épuisant combat de six ou sept ans contre les ombres maléfiques d'une angoisse multiforme et sans cesse renaissante. Quand se fut apaisée en lui cette mauvaise tempête qui — et cela doit être noté avec force — ne touche jamais cette intelligence souveraine, l'oeuvre de Saint-Denys-Garneau a commencé son extraordinaire cheminement parmi nous.

Autour de la vie et de l'oeuvre du poète, s'est créée de façon graduelle une aura, une zone de mystère qui exerce aujourd'hui encore une fascination. Plusieurs facteurs expliquent ce climat tout à fait exceptionnel dans nos lettres. En premier lieu, il y a la qualité géniale du mince recueil *Regards et Jeux dans l'espace* paru en 1937 alors que Garneau n'avait que 25 ans et qui tombait comme un météore dans le désert intellectuel du Canada français d'alors; puis le drame spirituel, la mort envahissante que viennent révéler les *Poésies complètes* et le *Journal*, (un journal malheureusement incomplet) la fin tragique, la garde fervente que les amis du poète montent autour de lui jusqu'à la terrible mise en accusation par Jean Le Moynes de cette société qui a « tué » Saint-Denys-Garneau. Et voici maintenant que des lettres fort

nombreuses, dont plusieurs sont d'une beauté et d'une élévation indiscutables, viennent accroître la présence du poète au milieu de nous.⁽¹⁾

Et avant même d'ouvrir cette correspondance de Saint-Denys-Garneau avec quelques-uns de ses amis, notamment Claude Hurlubise, Jean Le Moyne, Robert Elie, André Laurendeau, on s'interroge sur les révélations que ces lettres peuvent apporter. Vaut-on découvrir là un nouveau Saint-Denys-Garneau ? A vrai dire, non. Du moins quant à l'essentiel. Par exemple le texte qu'on trouve en date du 12 février 1935 dans le *Journal* et qui commence par cette phrase : « Que le bonheur est dangereux, et toute puissance et toute ivresse » résume déjà de façon saisissante le problème qui va hanter le poète pendant toute sa vie : le bonheur est-il interdit ? Tout est là dans le *Journal* : le refus de la vie, l'angélisme, en un mot cette impossibilité janséniste à concilier le Créateur et la création, comme s'il s'agissait de deux royaumes indépendants entre lesquels il faut choisir l'un à l'exclusion de l'autre. Le Moyne dit à propos du poète : « On lui a ôté la faculté du bonheur en l'amenant à associer au fait d'être heureux une inabsolvable culpabilité ». Sur deux autres points primordiaux, la correspondance vient confirmer ce que l'on sait déjà. Garneau est un écrivain-né, un des tout premiers parmi nos poètes. Voici un homme que la page blanche n'a jamais effrayé. Il transformait tout en verbe, en littérature, et on imagine l'ampleur de l'oeuvre qu'il aurait laissée si, nanti comme par miracle de son équilibre psychologique — miracle que la psychanalyse, qui a fait des progrès énormes depuis vingt-cinq ans, réussirait sans doute aujourd'hui — il avait vécu une vie d'une durée normale. Le style du *Journal* est plus soigné, plus fini, plus ramassé peut-être que celui des lettres; la pensée s'y exprime en formules plus définitives. Par contre, si les idées sont plus touffues dans les lettres, elles ont une vie, un mouvement et une abondance qu'on chercherait en vain dans le *Journal*. Sans compter de remarquables trouvailles d'écriture. Enfin, sur l'exceptionnelle qualité d'esprit de Saint-Denys-Garneau, sur cette intelligence capable de tout comprendre et de tout exprimer tant sur la réalité de Dieu que sur la politique, la musique ou la peinture, le destin du Canada français ou les problèmes fondamentaux de la vie humaine, les

(1) Lettres de Saint-Denys-Garneau à ses amis, Editions HMH, Montréal.

lettres viennent renforcer l'impression qu'on reçoit à la lecture du *Journal*. Mais dans la correspondance, tout est repris avec infiniment plus d'harmoniques et d'ampleur, et cela dans le mouvement continu de la vie.

Si, pour l'essentiel, cette correspondance apporte peu d'éléments nouveaux, il reste qu'elle est capitale pour qui veut saisir plus complètement la pensée, le cheminement intellectuel du poète, et cela au rythme même de l'existence, avec ses hésitations, ses retours en arrière, ses bonds en avant. Le *Journal* avait en quelque sorte contribué à nous imposer l'image d'un Saint-Denys-Garneau un peu mythique, et forte devenait la tendance du lecteur d'en faire une espèce de saint. Les lettres indiquent clairement qu'il faut d'abord et avant tout parler de maladie — l'écrivain lui-même employait fréquemment le mot car, y compris là-dessus, il était d'une étonnante lucidité — et cette maladie, on en voit la progression depuis les premières lettres, celles de 1931, jusqu'aux plaintes bouleversantes de 1937 et de 1938 alors que l'homme est écrasé, détruit, anéanti par l'angoisse. A partir de 1941, c'est silence complet jusqu'à la mort en 1943. Jamais aucun homme chez nous n'avait possédé ce don d'analyse de soi, personne n'avait encore mis son âme à nu de façon si méthodique, personne n'avait décrit son drame intime avec autant de persévérance, de force et de précision. Dommage que ce talent n'ait pu être mis au service de la vie ! Il importe cependant de dire immédiatement que si le lecteur se trouve en présence d'un document souvent bouleversant, marqué d'une tristesse infinie surtout à partir de 1937, cette correspondance contient heureusement autre chose que le récit de cette désintégration psychologique de Saint-Denys-Garneau. Au fait les lettres « littéraires » si l'on peut dire, puis les lettres inscrites dans la vie quotidienne demeurent nombreuses. Elles sont ici et là coupées de bons gros rires rabelaisiens. Entre deux lettres où s'étale la difficulté de vivre, parfois à l'intérieur même d'une lettre particulièrement lourde, jaillissent des portraits extraordinaires de drôlerie, des réflexions acérées, des galéjades, des commentaires loufoques en prise directe sur le quotidien parfois le plus farfelu. Jusqu'à un certain point la jeunesse fut pour le poète « cette fanfare de couleurs » selon sa propre expression. Et il convient ici de rappeler le portrait qu'en a fait un jour Jean Le Moyné : « Parmi les convives (il s'agit des réunions du poète et de ses amis avant et au moment de la fondation de La Relève) Saint-Denys-Garneau était un des plus présents, des plus

capables, des plus gais, et il était le plus fin, le plus spirituel. C'était un vivant qui connaissait l'ivresse de vivre et qui pouvait attendre de la vie une portion libérale et exquise, bien partagée entre l'amour, l'art et la pensée ». ⁽²⁾ Et ceci encore : « Qu'on se garde bien de se représenter notre ami nous arrivant triste et morne. Jusqu'à sa retraite définitive, je ne crois pas que nous ne nous soyons vus sans traverser quelque extase de rire. Sa fantaisie avait atteint un extraordinaire degré de profondeur et de subtilité : d'un geste, d'une intonation, d'un relèvement de sourcil, par l'usage génial d'un lieu commun, il ébranlait les fondements du réel immédiat. Et dans son quotidien, particulièrement dans ses solitudes à la campagne, c'était un bohème de grande classe. Le diplôme temporaire de la barbe, il se l'est octroyé maintes fois; en fait d'accoutrements pas montrables, d'attitudes déconcertantes et autres commodités et protestations, il en aurait appris à nos petits beatniks, qu'il surpassait d'ailleurs par sa versatilité, car le moujik broussailleux qu'il devenait aisément avait peut-être été quinze jours plus tôt, au bal, le plus élégant des barines ». ⁽³⁾

Telle me semble être la personnalité profonde de Saint-Denys-Garneau et qu'on perçoit dans les lettres. Peut-être faut-il considérer que l'apport fondamental de cette correspondance c'est d'authentifier ce portrait esquissé par Le Moyne, de faire voir un Saint-Denys-Garneau ouvert à la vie, séduit par l'existence, déjà soumis très tôt aux alternances de l'exaltation et de la retombée, mais vivant et dynamique. C'est cette vie-là que la maladie, l'angoisse, la fascination insurmontable de la mort viennent gâcher. Que la culpabilité pathologique se soit nouée autour du dualisme, il faut y voir un accident d'époque et aussi un signe de la hauteur d'âme de celui qui en fut la victime car c'était la façon classique alors de s'interroger sur Dieu. On y va aujourd'hui d'une manière un peu plus raide et autour de problèmes autrement importants que les interdictions d'être heureux ! Non, le poète n'était pas fait pour cette spiritualité désincarnée, pour cette recherche hésitante de Dieu, avec des arrêts fréquents pour faire le point peu-reusement et pour compter ses vétilles et ses péchés minables. Il était fait pour donner une fervente accolade au monde entier,

(2) *Convergences*, de Jean Le Moyne, page 222.

(3) *Convergences*, de Jean Le Moyne, page 229.

pour saisir la vie à pleines mains dans toute sa dimension et toute sa réalité. Sans doute le croit-on facilement lorsqu'il écrit : « Il faut se maintenir à la mesure de ses exigences ». Hélas ! à quoi peut-on aboutir, si ce n'est à la rupture de l'unité intérieure, quand les exigences sont fixées en fonction d'un angélisme qui veut supprimer le corps. Pas étonnant que ce refus de la vie donne prise en lui à la mort « grandissante » chaque jour. Drôle de chrétienté où pour honorer Dieu on refusait d'assumer pleinement sa création, où l'on se croyait coupable d'être entré dans le monde comme par effraction; évidemment on aspirait à sortir au plus vite de « cette vallée de larmes ». Est-ce à dire que, s'il n'avait pas été fasciné par une impossible pureté, Saint-Denys-Garneau eut été une espèce de païen ? Aucunement. Il était fait pour s'interroger sans cesse sur les problèmes métaphysiques, sur la dignité et le destin de l'homme. Cela eut été une des constantes de sa vie et il en serait arrivé éventuellement à une synthèse en hauteur. Il dit lui-même qu'il aurait été forcé de « céder par en haut ». Et avec quel chant de libération n'eut-il pas accueilli Teilhard de Chardin ! Sans vouloir faire de lui un martyr national — cette seule pensée l'aurait fait entrer dans une « extase de rire » — on peut dire qu'il a vécu jusqu'à l'éclatement de son être des problèmes qui sont insérés dans la trame même de la personnalité canadienne-française et qui étaient familiers aux hommes de son époque. (Problèmes vécus ici avec une densité et une constance décourageante, mais dont notre milieu ne détenait pas l'exclusivité : Claudel et Mauriac les ont connus. Chez eux, cependant, ils n'ont pas été comme chez nous un empêchement à vivre). Dans la perspective religieuse d'aujourd'hui, le dualisme est une question vide de sens dont on imagine que seuls les chrétiens les plus rétrogrades de quelque arrière-pays peuvent encore se soucier. A l'âge thermonucléaire, les débats sur la légitimité du bonheur ont exactement la même importance que les discussions sur le sexe des anges. A ce point de vue, un siècle nous sépare de 1937 ! Mais enfin ! Toute expérience spirituelle, si éloignée fût-elle de notre propre démarche, si entachée de maladie qu'elle soit, demeure respectable, surtout quand elle a été vécue dans une telle dérégulation. Elle témoigne toujours d'un désir de trouver une dimension plus haute, plus large à la vie humaine. Elle est le signe de ce qu'il y a de meilleur en nous et elle vaut au même titre que le combat de ceux qui veulent supprimer la faim, la misère, l'ignorance, la guerre. Cependant, sauf pour ceux qui peuvent dire comme dans

le *Journal d'un curé de Campagne* que « tout est grâce », il reste troublant de constater que c'est à mesure que s'effritent ses forces vitales, que sa vie lui échappe et que ses angoisses deviennent accablantes, que se précipite chez le poète son élan vers Dieu. La révélation essentielle des *Lettres à ses amis*, c'est précisément que le milieu et l'époque ont imposé à ce jeune homme — déjà fortement atteint psychologiquement pour des raisons que nous connaissons mal — un ordre de préoccupations métaphysiques qui se situait à l'opposé de sa véritable personnalité. Saint-Denys-Garneau était fait pour être, selon sa propre expression, « un charmeur de Dieu ».

Les amis de Saint-Denys-Garneau ont dû s'interroger sur la meilleure formule de publication car, devant l'abondance de matière, plusieurs solutions demeuraient possibles. Ainsi, on aurait pu faire une correspondance d'intérêt littéraire en ne retenant que les plus belles lettres, celles qui éclairent les poèmes, renseignent sur la vie et les goûts du poète. Un autre choix de lettres aurait pu montrer les ravages de la culpabilité, cerner ce qu'il est maintenant convenu d'appeler en littérature comme en médecine le « cas » Garneau. C'eût été dire à travers des lettres pathétiques la terrifiante angoisse qui a d'abord paralysé le poète et qui a fini par avoir raison de lui. Par de tels choix de lettres, on y aurait gagné en intérêt immédiat pour le lecteur.

Mais si l'on admet qu'une correspondance comme celle-ci, qu'on ne destinait pas à l'origine à la publication, c'est essentiellement des heures retrouvées, un reflet de l'existence avec ses instants privilégiés tout autant que ses scories, alors la solution à laquelle se sont arrêtés les amis du poète semble la bonne : une publication à peu près intégrale. Solution heureuse pour plusieurs raisons. D'abord, il y a ici un mythe Saint-Denys-Garneau; en soi, cela ne devrait pas être de nature à nous chagriner. De tels phénomènes se manifestent dans toutes les grandes littératures autour de quelques êtres d'exception. C'est une façon de créer un climat de fervente attention autour d'une oeuvre. Cependant, comme le poète qui nous occupe donne particulièrement prise à la légende, il importait d'abord d'en faire un portrait aussi authentique que possible afin qu'on puisse reconnaître son véritable visage. Il est trop facile de croire que les amis d'un écrivain veulent en laisser au public une image retouchée. C'est précisément de ses amis qu'on doit exiger — passée la période des convenances

— la plus grande rigueur car seuls ils sont en mesure de nous dire quel homme était leur ami, cet ami qui, par son oeuvre poétique et par son témoignage appartient maintenant à la collectivité. Face à un document complet, il appartient maintenant à chacun de juger. Si elle comporte des avantages certains, la formule n'est pas sans un inconvénient majeur : les répétitions qui finissent par lasser. Il y aura sans doute lieu de songer un jour à élaguer bien davantage, quitte à introduire des notes de raccord.

Voici donc un document humain où se manifestent sur un ton familier les dons de cet écrivain. Même facilité élégante de la phrase, même qualité d'écriture, même abondance verbale, même recherche de clarté et de précision que dans le *Journal* ou les *Poèmes*. Une phrase éminemment française et nourrie des meilleurs auteurs; phrase qui se ressent parfois des états intérieurs et devient alors laborieusement lovée.

Voici une déposition qui va démythifier Saint-Denys-Garneau, en nous faisant connaître l'homme total car bien plus que dans le *Journal*, on trouve dans cette correspondance le fil conducteur de sa vie.

Voici Saint-Denys-Garneau par lui-même et tel qu'il fut vraiment.